

UNE FEMME AIMÉE

d'Andreï Makine

Une femme aimée, c'est l'histoire d'une rencontre : celle de Catherine la Grande et d'Oleg Erdmann, réalisateur désabusé qui, bien que d'origine allemande, vit en URSS.

Catherine de Russie, on le sait, est une figure contrastée de l'histoire : chef d'Etat à la poigne de fer, philosophe, mégalomane, tortionnaire... Le mythe de cette petite princesse allemande devenue tsarine a survécu même au cœur de la Russie soviétique : une impératrice masculine, dominatrice, tyrannique, cruelle, aux amants innombrables.

Or, cette Catherine, c'est la rédemption même d'Oleg Erdmann, ce qui donnera un sens à sa vie et à son œuvre -car pour lui, d'évidence, Catherine n'est pas que cela-. Elle est aussi, forcément, une femme, une femme amoureuse, et peut-être une femme aimée. Et puisqu'elle est simplement femme, il veut filmer, justement, "ce qu'elle n'était pas", ce qu'elle aurait pu être, ce qu'elle aspirait à être : "Il devait y avoir dans sa vie", songe-t-il, "des instants qui la rendaient à elle-même"...

C'est ainsi qu'Oleg entreprend un étrange parcours initiatique, qui va l'occuper pendant des années, et le conduire sur des chemins artistiques et géographiques qu'il n'imaginait pas.

Etonnamment, on attendra en vain la rencontre réelle d'Oleg avec la femme qu'a pu être Catherine : le tumulte du règne de la tsarine, mêlé à celui de l'URSS qui s'effondre, ne lui permettront pas de réaliser son rêve, de filmer

la "femme aimée" qui hante chaque instant de son existence. Car en réalité, le lien que tisse Andreï Makine entre Catherine et Oleg, ce n'est pas celui d'une histoire à raconter, c'est celui d'une ressemblance : tous deux sont de deux mondes, l'Allemagne de naissance et la Russie d'exil ; tous deux sont enfermés dans des rôles qui ne semblent pas les épanouir.

C'est aussi le récit d'une aspiration commune : Catherine aurait voulu ne plus être impératrice et s'enfuir vers l'Italie avec le seul de ses amants qui l'ait véritablement aimée, tandis qu'Oleg veut s'échapper du carcan du cinéma russe, pour raconter une autre version de l'histoire de Catherine que celle qu'on lui impose et qui le dégoûte. Or, Catherine n'est jamais partie : est-ce parce qu'elle n'a pas pu, pas voulu ? Mais elle n'est pas partie, et c'est sans doute la raison pour laquelle il n'y a finalement pas de réel point de contact entre Oleg et elle, car Oleg, lui, partira.

Pour autant, il ne racontera pas cette autre histoire de Catherine, et c'est un peu à la manière d'un Tarkovsky qu'Andreï Makine entraîne Oleg dans une quête qu'il ne mènera pas jusqu'au bout mais au cours de laquelle il trouvera, finalement, des réponses à des questions qu'il avait oublié de se poser. Lorsqu'Oleg lèvera les yeux, s'extraira enfin de la vie de Catherine pour regarder la sienne, alors, enfin, il se réconciliera avec lui-même et cessera de se chercher ailleurs.

Cette prise de conscience arrive après qu'il ait quitté la Russie chaotique qui tente de se

LIVRES

reconstruire après la chute du Mur, comme s'il avait, en même temps, quitté l'effervescence du règne de Catherine. Il faut dire qu'entre les deux époques, les tumultes se font écho de manière troublante, parfois même s'enchevêtrent... Ce qui rend d'autant plus frappant leur contraste avec les dernières pages du roman, réconciliatrices, rédemptrices presque, d'une lumineuse sérénité, qui voient Oleg, enfin, rendu à lui-même : la plume magnifique d'Andrei Makine fait de ce roman, bien plus que l'histoire de deux vies parallèles, un très beau et surprenant récit initiatique sur la liberté d'être et d'aimer.

ASTRID DE SOUZA

"UNE FEMME AIMEE"

d'Andrei Makine

Editions du Seuil

372 p., 21 €.

